

N. JORGA

Professeur à l'Université de Bucarest
Correspondant de l'Institut de France

L'ORNEMENTATION
DU
VIEUX LIVRE ROUMAIN

Extrait des *Procès-verbaux et Mémoires*
du Congrès international des Bibliothécaires et des Bibliophiles. Paris, 1923.

PARIS
JOUVE & C^e, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, 15

—
1925

L'ORNEMENTATION

DU

VIEUX LIVRE ROUMAIN

N. JORGA

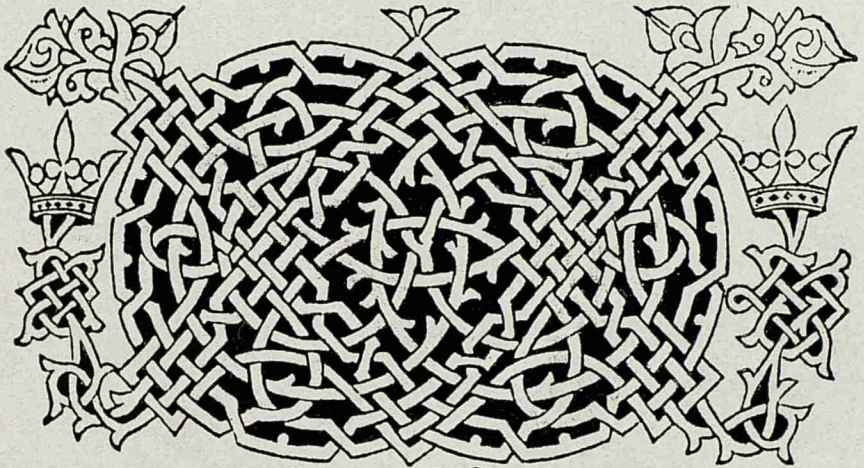
Professeur à l'Université de Bucarest
Correspondant de l'Institut de France

L'ORNEMENTATION
DU
VIEUX LIVRE ROUMAIN

Extrait des *Procès-verbaux et Mémoires*
du Congrès international des *Bibliothécaires et des Bibliophiles*. Paris, 1923.

PARIS
JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, 15

1923



УСТАВЪ ЖЪСТЕНІЕ

СЛОУЖБЫ ВЪНѢЖЕ И ДІАКОНСТВА



ОТЕН СЩЕННИКЪ ЖЪ
ВНОЕ СЪВРШАТН ТАИ
СТВО • ДЛЪЖЕНЪ Е ПРЪВЪ
ОУБО МНРЕНЪ БЫТН СЪВЪ
СЪМН • НННМЪТН УТО

А



Evangélaire Slavon, imprimé par le moine Macarie ; 1512.
Fol. 63, titre [réduit de 1/4].

L'ORNEMENTATION DU VIEUX LIVRE ROUMAIN

Le Livre roumain est plus ancien que le Livre russe ; dans la péninsule des Balkans il n'y a, avant lui, que les quelques impressions faites à Cettigné par un moine monténégrin, qui avait appris son métier à Venise, ville dont l'influence, sous plus d'un rapport, a été grande dans ces régions.

Il est peu connu, comme du reste tout ce qui concerne les Roumains, qui sont écartés, n'étant pas Slaves, du large cercle des études concernant cette race, et mis de côté, habituellement, dans les préoccupations de la race latine à laquelle ils appartiennent.

Cependant les produits des imprimeries valaques et moldaves ne nous paraissent pas être méprisables.

Ils s'inspiraient dans l'illustration, souvent très riche, presque toujours de bon goût, des frontispices et initiales de cet art byzantin qui a passé aux Slaves du Sud, tout en étant imité en Arménie, où tel manuscrit de Solgat, aujourd'hui dans la ville roumaine de Roman, a absolument le même caractère décoratif. Venise ajouta des éléments nouveaux appartenant à une autre tradition.

Viendra ensuite, avec le xvii^e siècle, l'influence de cet art russe, ruthène en Galicie, vélico-russe à Moscou, qui est un peu bâtard, parce que des éléments orientaux et occidentaux s'y rencontrent sans se confondre et sans créer un type original.

Dès lors cependant, un caractère nouveau apparaît. Il est emprunté à cette école de miniaturistes valaques dont l'activité devra être minutieusement étudiée. C'est de là que viennent, comme aussi dans tel manuscrit contemporain, les majuscules encadrant des figures de saints ou des animaux et des fleurs.

Esquisser dans ses lignes générales ce chapitre de l'histoire du Livre, tel est le but de cette communication.

I

L'imprimerie roumaine commence dans la principauté de Valachie en 1508, par des ouvrages religieux, des livres saints en langue slavone, qui était langue liturgique pour les pays de la rive gauche du Danube aussi bien que pour ceux de la rive droite.

Son introducteur fut un moine monténégrin, Macarius, devenu plus tard Métropolitte de son pays d'adoption, qui était relié étroitement, par des souvenirs historiques aussi bien que par des liens dynastiques, plus anciens ou tout récents, avec la race serbe. Ce slave des Balkans qui avait vécu dans le pays des Tschernoévitsch, sur le littoral de l'Adriatique, avait, comme beaucoup de ces Schiavoni (Esclavons), passé quelque temps à Venise, dont M. Horatio Brown a montré le rôle actif dans les progrès et la diffusion de l'art typographique à cette époque.

On ne pouvait pas cependant venir de la ville des Bellini sans en rapporter des tendances artistiques. Macarius chercha donc à donner aux produits d'une presse toute simple, dont il était presque le seul ouvrier, des ornements liminaires. Le Liturgiaire de 1508 (1) en porte plusieurs, provenant de trois modèles seulement. En plus, les initiales sont ornées.

Où a-t-il pu en trouver l'inspiration ? Les manuscrits byzantins et slavo-byzantins avaient, au xvi^e siècle au moins, des frontispices composés de lignes entrelacées, que terminaient des fleurs d'acanthé, des croix, des couronnes, d'un noble style, comportant des variantes infinies dans son tissu compliqué. D'après cette tradition artistique, la Moldavie avait donné pendant tout le siècle suivant une série entière de splendides manuscrits sur parchemin, avec des en-têtes aux couleurs variées, mélangeant le rouge, le bleu, le vert, l'or. On s'en servit pour les bois destinés à orner les premiers livres imprimés, qu'il fallait, ici comme ailleurs, rendre semblables, autant que cela se pouvait, aux manuscrits dont on avait l'habitude. A côté de ces frontispices en noir, les initiales formées de lignes du même caractère sont imprimées, comme les titres aussi, en rouge clair. En fait d'innovation, il n'y a que les armes de la Valachie ou de la Moldavie, intercalées au beau milieu des entrelacs. Et il y a aussi des initiales d'une tout autre forme, aux simples lignes noires, à peine ornées de traits fugitifs. Il paraît donc

1. Voir PLANCHE VI.

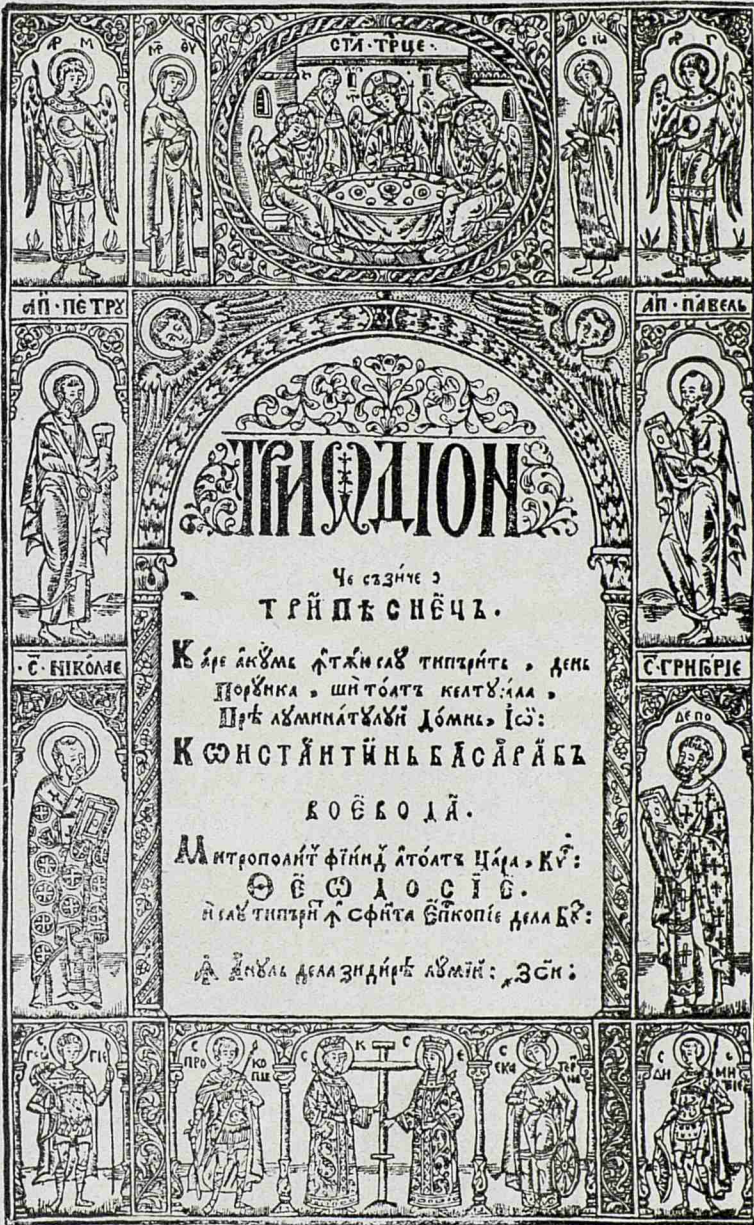


Enseignement de la Loi (Indreptarea Legii); *Tirgoviste*. 1652.
Frontispice [réduit de 1/3].



20. -- St. Luke, gravat de Ieronimochiul Danușchiu Gherbest, din Apostol, București 1685.

Les Apôtres, grav. de Damascène Gherbest ; Bucarest, 1683
 Saint Luc [réduit de 1/3].



Triode ; Buzau, 1700
 Frontispice [réduit de 1/3].

que, lorsque le manuscrit modèle ne donnait rien, l'imprimeur recourait à sa fantaisie propre, beaucoup moins riche.

L'Évangélaire de 1512 (1) complique ces éléments de base. Les lignes du frontispice sont parfois d'un mouvement plus rapide, parfois elles contiennent à l'intérieur même la fleur caractéristique de la ronce ; des couronnes qui flanquent le carré, surgit la même fleur. L'emblème de la Valachie, le corbeau se dessine en noir, simple et élégant. En même temps que les initiales du type connu, on a des bois liminaires contenant dans un rond d'entrelacs la même couronne, pareille à celle que portaient les princes sur les fresques des églises bâties par eux d'un bout du pays à l'autre. Des frontispices plus simples compris dans un rectangle allongé, montrent bien leur origine occidentale. Le double caractère des initiales se maintient.

Ces moyens de décoration, jusqu'au corbeau valaque, se retrouvent dans l'Évangélaire imprimé à Belgrade en 1552. Une tradition s'était déjà formée, bien qu'encore imprécise sur certains points. Elle se développe parallèlement au style des manuscrits dont tel, contenant les Liturgies, présente des figures, comme celle de saint Jean Chrysostôme écrivant sur son pupitre, et l'ornementation des frontispices est prolongée aussi en bas des pages. (2) Il est possible qu'un apprenti de Macarius soit revenu en pays serbe avec cette récolte d'art empruntée aux pays roumains.

L'impression des livres d'église reprend seulement en 1545, par les travaux du moine Moïse, qui emploie les matrices du serbe Démètre Lioubavitsch, sur lequel les renseignements manquent. Mais cette fois l'illustrateur ne donne qu'une imitation gauche, lourde, des travaux antérieurs. On se demande si Démètre, « neveu de Bojidar » — le serbe éditeur de livres slaves à Venise — qui imprime en 1547, n'est pas le même que Lioubavitsch. Aucun progrès sur l'ouvrage précédent. On arrivera à des formes totalement dégénérées et contaminées d'ornements roumains, comme dans le livre décrit par Bianu et Hodos dans la *Bibliografia româna*, I, pages 101-102.

Le frontispice aux armes de la Valachie, de 1512, est repris, de même que d'autres thèmes de l'époque, dans un curieux Triode-Pentecos-taire dont les initiales sont latines et du plus pur vénitien. Cet ouvrage,

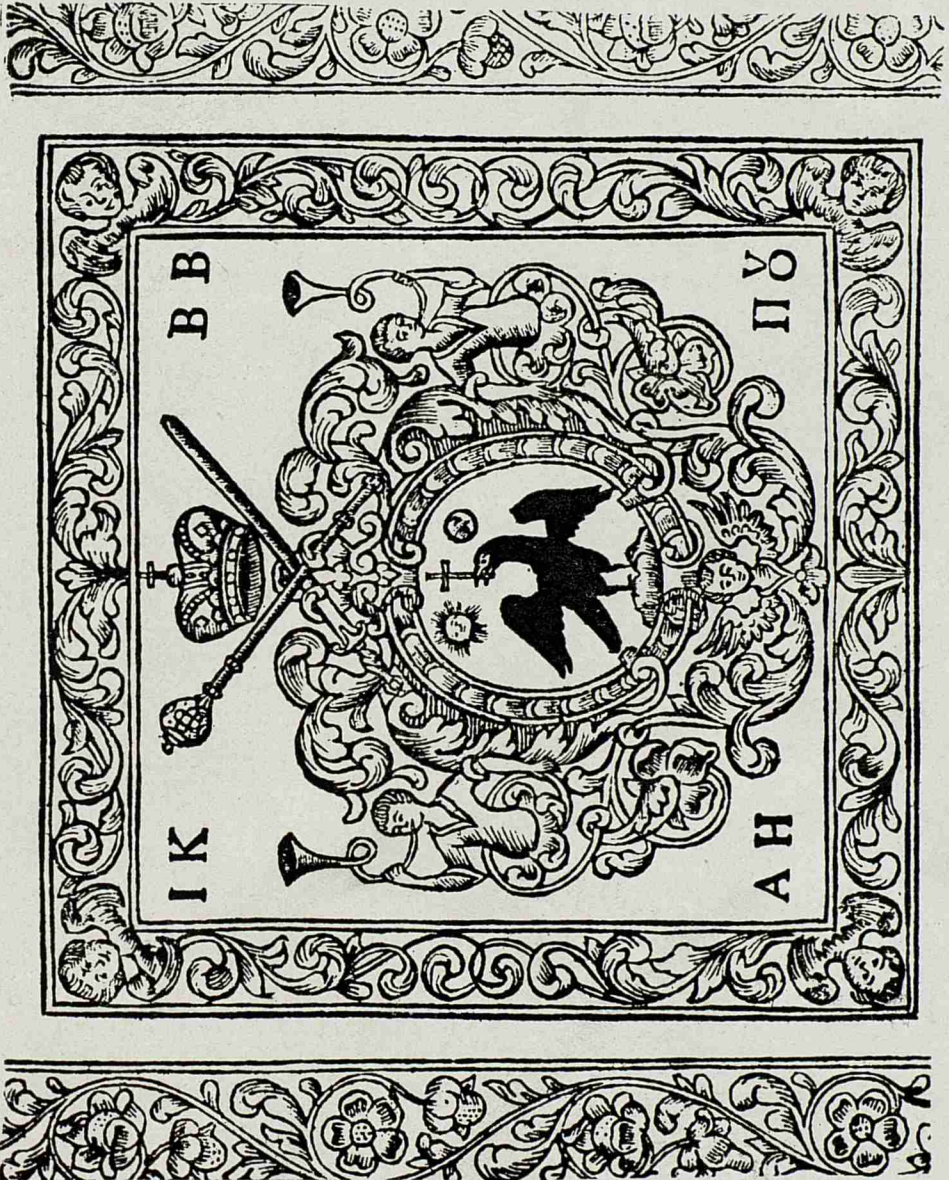
1. Voir PLANCHE VII.

2. Collection du P. Parthénie à Râmnicul-Vâlci. Cf. la planche serbe de l'Album de Spassoff, *L'Ornement Slave et Oriental* (Pétersbourg, 1885).

d'environ 1550, — cependant les lignes entremêlées, plusieurs fois rompues, dudit frontispice sont de beaucoup inférieures à celles qu'on observe dans la publication parue à Belgrade en 1552, — n'a que des initiales purement vénitienes. Ce qui le distingue, c'est le grand nombre de planches représentant des scènes évangéliques. Il y a dans le mouvement une influence occidentale, mais dans la scène de la Mise au Tombeau on ne pourra rien signaler qui ne corresponde aux souvenirs de l'Orient byzantin, slave ou roumain; le groupement des figures, leurs attitudes appartiennent aux formules d'art qui sont exprimées dans les épitaphes de ces pays, au xv^e siècle.

Je risquerai une hypothèse. Vers 1570-1590, le prince de Valachie, Mihnea, fils de la Levantine Catherine, avait à Venise comme représentante de ses intérêts la nonne Marioara Adorno-Vallarga, veuve d'un noble génois, laquelle était sœur de cette princesse de Bucarest. Elle a fait élever à la mémoire de son neveu un autel dans le petit couvent de San-Maffio de Murano, où elle résidait. Ne serait-ce pas à elle qu'aurait été due l'impression, à Venise même, avec des bois copiés ou imités sur des publications ou des icônes plus anciennes, de ce livre destiné à clôturer la série des ouvrages dont l'Eglise orientale avait besoin pour ses services? On sait que Mihnea commandait des livres en Transylvanie.

Déjà, en 1561, on avait copié plus maladroitement encore le frontispice de 1512 dans le premier livre imprimé à Krönstadt-Brasov, en Transylvanie, par le diacre Coresi. Celui au corbeau gravé en noir revient dans l'Octoïque de 1574; l'autre, à l'oiseau à peine visible, dans celui de 1575. Rien n'est ajouté dans cette longue série d'éditions que le « chrysobulle », les armes de la Valachie, dans une couronne de lauriers, l'oiseau héraldique levant une patte pour marcher, geste tout à fait nouveau (Octoïques de 1574 et 1575). Plus tard s'ajouteront de petits frontispices allemands, portant d'autres blasons, bien entendu, que ceux de la Valachie. On essaiera même, comme en 1578, d'y intercaler le corbeau à la patte levée, de petites dimensions. Il est visible que ceux qui travaillent sont des ouvriers saxons n'ayant pas l'intelligence de cet art. L'Évangile expliqué de 1581 aura même une grande planche en style de la Renaissance aux armes du juge de Kronstadt-Brasov, tout en conservant les seules lettres ornées.



ALEXIS COMNÈNE, Arsenal dogmatique (Πανοπλία δογματική)
gravures du moine Anthime; *Tirgoviste*, 1710.

Fol. 1 v^o.

II

L'ornement de la Renaissance devait se combiner avec les normes byzantines ailleurs : en Ukraine. Il en revint au moment où la munificence du prince valaque Mathieu Basarab et du prince moldave Basile Lupu envers toutes les Eglises d'Orient ouvre une nouvelle série de publications roumaines, à partir de 1636.

Il ne s'agit pas cependant d'une simple importation étrangère, car celui qui réalisa cette synthèse, répandue ensuite dans les pays roumains, n'est autre que Pierre Movila, fils du prince moldave Siméon, neveu d'un autre prince de la même Moldavie, Jérémie, élève peut-être du grand calligraphe roumain Anastase Crimca, Métropolitaine de Suceava, — ce Pierre qui, devant renoncer au trône, devint hégoumène de la célèbre communauté de la Pétschersca, à Kiev, puis archevêque de ce diocèse et défenseur de l'orthodoxie contre l'intrusion catholique polonaise.

Cette fois, par l'œuvre des imprimeurs russes, si l'on a encore des feuilles d'acanthé, avec des fruits de grenadier, rappelant vaguement les anciens frontispices, d'autres en-tête présentent des têtes humaines, des lions, des dessins vagues. Des chérubins figurent dans les culs-de-lampe de Transylvanie, où l'ancien ornement est à peine reconnaissable. Les armes même de la Valachie montrent une main étrangère. Des planches réalistes, comme le fils prodigue au milieu des cochons, le même devant le champ labouré, dans l'Évangile expliqué de 1641, ont une note de réalisme qui n'appartient pas à la tradition de l'Orient roumain, et on ne l'acceptera jamais. Ensuite, dans la scène de la Dormition de la Vierge, j'ai reconnu même trois lettres latines sur les quatre, qui abrègent le titre de cette façon : Ad. M. D. (*Adormirea Maicii Domnului*). Le nom de l'archimandrite Jean est donné en lettres latines dans le Liturgiaire de 1646. On pourrait soupçonner un Transylvain. De même dans le nom de la princesse Hélène inscrit sur le Penticostaire de 1649. Les esquisses des personnages sont vagues, le groupement incertain. Et en Moldavie le peintre Elie, qui présente dans la Décollation de saint Jean Baptiste un exécuteur habillé à la façon contemporaine et ménage un arrière-plan pour les spectateurs, est en dehors du développement de l'art roumain, tel qu'il paraît dans les icônes et les fresques d'église. On a donné aussi un nouveau style, impressionnant, aux frontispices. Un peintre qui signe S. E. Cz. paraît avoir fourni toutes les feuilles de

titre, aux colonnes d'un style étranger, soutenant des portraits de saints. En 1650, la Valachie offrait un autre type, plus riche en éléments divers d'architecture, et avec des anges, des dauphins et des figures de fantaisie.

L'exemple moldave sera cependant suivi dans le Code de 1652 (1), qui porte au-dessus des figures des saints et de prophètes le nom — si je lis bien — de Théodore Tistevici (*Tyszkiewicz*). A l'intérieur, de grands et belles figures aux inscriptions du même caractère, plutôt latin, ont un cadre dans lequel il y a des ornements de la Renaissance et même des diabolots. Ailleurs, où il n'y a que des fleurs autour des saints, la signature d'un Pierre, dont le nom de famille apparaît en cryptogramme, est très visible.

Une nouvelle série de livres, qui s'ouvre par « la Clé du sens » (Bucarest 1678), a comme illustrateur le russe Ivan Bacov, dont le dessin est vague et sans caractère. Il s'inspire à cette époque de l'école des miniaturistes, très développée en Valachie (2). Certaines initiales de ces livres, contenant des monstres, des figures d'ornement, des renards à l'affût, ont cette origine. Ivan réapparaît en 1700 (Triode de Buzau), comme le moine Joannice Bacov, avec de nombreux dessins, parfois très heureux. Lorsque le Métropolitaine moldave Dosithée amena des typographes à Jassy, vers 1680, les dessinateurs des livres d'Église étaient encore des Russes, influencés par l'Occident polonais : dans le Psautier slavon et roumain, on voit le combat de David et de Goliath sur une esquisse à la mode de l'Occident. Les initiales sont tantôt de style simple latin, tantôt composées de figures conjointes, d'un très mauvais goût.

Mais déjà dans le Liturgiaire valaque de 1680 s'affirme un autre art, très fin, d'une inspiration manifestement latine (3). Une belle figure de la Vierge domine un frontispice aux fleurs artistement enchevêtrées. L'Évangile de 1682 et les Apôtres de 1683 (4) ont de grandes planches d'une exécution supérieure (les Évangélistes). L'auteur est le moine Damascène Gherbest (5). Des initiales à figures apparaissent ici. On sent l'influence de cet art de la miniature qui

1. Voir PLANCHE VIII.

2. Voir PLANCHE IX.

3. En Transylvanie, des Saxons donnent en 1683 aux évangélistes la lourde silhouette d'un Luther.

4. Voir PLANCHE X.

5. De lui aussi probablement le S. Jean Damascène de l'Octoïque de Buzau.

depuis longtemps déjà orne les documents valaques et que nous espérons faire bientôt connaître par une publication spéciale.

En même temps une école d'imprimeurs roumains se forme en Moldavie : Métrophane et ses élèves Paul, Ursu et André, dont le second donnera des dessins plutôt lourds. Il essaiera en 1704 des figures d'évangélistes dans le genre de Damascène, mais sans avoir ses moyens.

Pour les livres grecs et orientaux, un autre dessinateur paraît travailler, un natif de cet Orient, qui esquisse des lignes vagues dans un cadre de tapis persan (1691). Toutefois Joannice lui-même paraît être familiarisé avec ce style.

III

Mais déjà le grand illustrateur du Livre roumain à la fin du xvii^e siècle a paru. C'est le moine ibérien Anthime qui semble apporter avec lui, dans ses larges feuilles pleines de vie, dans ses grenades ouvertes, dans ses tulipes, quelque chose de cette décoration persane, qui donnera aux églises et aux palais de l'époque les fleurs, les lampes, les oiseaux, les façades triomphantes obtenues sur l'enduit frais par des formes en bois, comme dans le palais du richissime prince Constantin Brâncoveanu à Potlogi, dans celui des Cantacuzènes à Filipești, dans l'église de Fundenii Doamnei. Les colonnes des frontispices seront désormais, de même que les grandes fleurs des bases, correspondantes aux éléments qui distinguent les bâtisses de l'époque. Tout en empruntant aux prédécesseurs les anges, les figures humaines, les casques, les têtes de lion, on donnera la prédominance à cet ornement végétal dont Anthime est le grand maître (1). Des feuilles de titre, comme celle du Triode de Buzau en 1700 (2), avec toute la série des saints qui s'échelonnent à la manière russe sur les bords, en restent toutes transformées.

Un Grec, Démètre, travaillait à côté, dès 1698. Une école roumaine, en concordance avec les manuscrits, qui ont la même fleur, les mêmes lignes, avait commencé. Elle devait déchoir à l'époque phanariote du xviii^e siècle, perdant tout ce qui avait constitué ses caractères de noblesse et de grâce, mais accompagnant le Livre roumain dans

1. Voir PLANCHE XII.

2. Voir PLANCHE XI.

toute son évolution jusqu'à l'époque moderne, non sans avoir subi à ce moment, et surtout en Transylvanie, une influence occidentale, beaucoup plus féconde qu'au siècle précédent. L'initiale persiste, rarement intéressante, comme dans tel livre de 1781, où une figure de saint debout entre dans la composition du carré rouge (Discours de Théodore de Studion, Râmnic, 1784). Quelquefois, comme dans la Liturgie de Râmnic (1797), on essaie des frontispices nouveaux, composés de monstres affrontés. Mais généralement on copie : le passé ou l'étranger. Un diacre, Constantin de Râmnic, qui signe, réunit harmonieusement dans une de ces « portes » du livre du XVIII^e siècle toutes les sculptures en usage dans les églises contemporaines, avec des rinceaux sur les colonnes, après avoir, en 1781, mis ensemble les saints, les médaillons des philosophes, les anges de la décoration occidentale. Un autre, qui signe D. T., s'essaie à des frontispices composés de figures des prophètes : Moïse, David, Salomon. De grandes planches représentent les saints dans le Liturgiaire du même Râmnic, en 1777.

Un protopope, Michel Strilbitzki, russe d'origine, vers 1790, un Démètre Kontoléos, de Jassy, cherchèrent à donner à cet art traditionnel un caractère moderne, et les travaux de ce dernier, dans le « Code » du prince Scarlate Callimachi, dans telle image du Psalmiste, sont sans aucun doute remarquables.

